

L'image-suicide

Amorce d'une réflexion sur le numérique

Rodrigue Jean

Numéro 129, octobre–novembre 2006

Cinéma et nouvelles technologies

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/10157ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Jean, R. (2006). L'image-suicide : amorce d'une réflexion sur le numérique. *24 images*, (129), 27–27.

l'image-suicide

amorçe d'une réflexion sur le numérique

par Rodrigue Jean



Image tirée du dernier film de Rodrigue Jean actuellement en préparation (tourné avec une caméra Sony HVRZIU Pal).

On nous avait annoncé la révolution numérique « avec fanfares et trompettes ». Prise de vues, montage et distribution allaient bientôt être réunis, en continuité, sous un même format. On connaît la suite : les cinémas ne sont pas équipés pour ce type de projection, trop onéreuse, et les menaces de piratage empêcheraient la distribution de films par satellite. Il est bon de rappeler que la technologie numérique (avec laquelle on est familier à toutes les étapes de production du son depuis les années 1990) n'a été appliquée à l'image qu'à la faveur d'un seul genre : le cinéma de science-fiction américain¹. Cette technologie, liée à une restructuration économique des médias américains en quelques grands oligopoles, est étrangère à une cinématographie financée par de petits États.

Qu'en est-il pour nous qui tentons de faire des films dans le contexte d'un cinéma national, nous qui n'avons ni les moyens ni le désir de produire ces images de « synthèse totale » ? Dans une situation de production comme la nôtre, on n'a recours à cette technologie que lorsqu'elle économise des coûts (montage sur ordinateur et prises de vue avec DV).


Parallèlement à ces récents « progrès », et pour ce qui est des coûts de production en haute définition et mémoire bon marché, s'est mis en place depuis quelques années un véritable système d'étranglement de la distribution, tant à la télévision qu'au cinéma. (Il serait intéressant de se pencher sur cette autre contradiction du capitalisme actuel : accès total contre contrôle total.)

Révolution maison

Ces années-ci, le dernier plan quinquennal de Téléfilm Canada a finalement eu raison de nous : je me suis retrouvé (par miracle) à l'ONF pour tourner deux longs métrages documentaires en vidéo. En passant à la vidéo, le premier réflexe des habitués de la pellicule est de tenter de « casser » cette image vidéo pour retrouver un peu de ce qu'on pourrait appeler le « réel » du cinéma². À la prise de vues, une longue focale arrive assez bien à abstraire l'arrière-plan ; mais la vidéo nous rattrape à l'étalonnage avec cette sorte de plus-value de réalité propre à l'image numérique. Les tentatives pour atténuer ce « trop » de réalité en ajoutant au final des filtres, des flous et le ridicule *film look* ont l'effet pervers de « déréaliser » encore plus l'image.

Dans un mouvement contraire (si on veut garder un semblant de dignité), on se trouve réduit à l'image vidéo originale.

Avant sa disparition, l'historien d'art René Payant avait commencé à concevoir une phénoménologie de la vidéo et il parlait d'un changement radical de perception de l'image en mouvement. L'image n'était plus perçue comme une surface animée empruntant sa profondeur à la perspective de la peinture classique mais, plutôt, comme une émergence provenant du fond d'une noirceur d'avant l'image. La technologie vidéo de l'époque, maintenant remplacée par l'encodage numérique, a vite détruit cet espoir d'un nouveau regard. La technologie numérique ramène l'image à la surface pour la pousser vers une zone limite où elle menace de se décomposer comme s'il s'agissait de la réflexion d'une réalité en processus de fragmentation perpétuel. En ce sens, l'image numérique est comme une image-suicide qui, si on y pense bien, conviendrait tout à fait au désespoir de notre époque. Le rêve serait de pouvoir un jour s'abîmer dans cette « définition en trop » propre au numérique. On arrivera probablement à une nouvelle perception de l'image en mouvement, mais il n'est pas certain que ce soit dans le sens que l'on aurait souhaité.

On peut bien s'évertuer à faire fonctionner les restes (les sous-produits *HD consumer*) d'une révolution qui ne nous concerne pas ; mais si, en fin de compte, notre cinéma persiste à faire vendre de la publicité sur nos télévisions publiques, ces efforts auront été en vain, car jamais on ne pourra rattraper « l'expérience du cinéma ». Si la distribution en numérique peut nous redonner un jour une réelle diffusion du cinéma, on pourra alors dire qu'il s'agit d'une (mini)révolution. 

1. Voir John Belton, « Digital cinema: A false revolution », *October*, 2002.
2. Voir Lev Manovich, « What is digital cinema? » et aussi Marc Furstenau et Martin Lefebvre « Digital editing and montage: the vanishing celluloid and beyond » *Cinemas. Revue d'études cinématographiques / Journal of Film Studies*, 13 (1-2), numéro spécial : « Limite(s) du montage », 2002.

Rodrigue Jean est scénariste et réalisateur. Il a réalisé notamment *Full Blast* (1998), *Yellowknife* (2001) et *L'extrême frontière, l'œuvre poétique de Gérard Leblanc* (2006). Il tourne actuellement un film sur la prostitution masculine à Montréal.